

Où va l'Eglise évangélique en Allemagne ?

Impressions du Prof. Karl Barth

On sait que le Comité suisse de soutien de l'Eglise confessante allemande organise périodiquement à Zurich-Wipkingen des journées d'information sur la situation religieuse en Allemagne et notamment sur les phases de la résistance chrétienne contre le national-socialisme. La première de ces journées eut lieu le 5 décembre 1938. Celle de dimanche dernier 14 octobre était la sixième et la première depuis la débâcle du III^e Reich. Cette circonstance, à elle seule déjà, conférait à cette manifestation un intérêt majeur, accru par la perspective d'entendre sur ce sujet l'homme le plus qualifié, le professeur Karl Barth. Adversaire de la première heure du nazisme, artisan de la résistance cristallisée dans l'Eglise confessante, homme de confiance de cette dernière qui savait avoir en lui l'ami et le conseiller le plus sûr, il fut appelé il y a quelques semaines à se rendre à deux reprises outre-Rhin et à participer, à Francfort, puis à Treysa, à d'importantes délibérations en vue de la réorganisation de l'Eglise évangélique allemande.

Pendant plus de deux heures, il tint en haleine la nombreuse assemblée par son exposé des problèmes que pose la défaite allemande et des perspectives qui s'ouvrent à l'Eglise évangélique de ce pays si elle-même sait leur donner la réponse impliquée dans sa foi chrétienne.

La fin d'un mauvais rêve.

L'effondrement du III^e Reich a soulagé en réalité beaucoup plus d'Allemands que ne pouvait le faire croire un loyalisme de façade imposé par la terreur. C'en est bien fini de ce mauvais rêve du peuple allemand, dont le réveil a d'ailleurs commencé bien avant Stalingrad.

Mais, si l'on ne veut plus rien savoir du nazisme, est-il bien sûr que l'idée sous-jacente qui lui a donné naissance ait disparu à tout jamais ? A quoi servirait-il qu'Hitler fût mort — en admettant qu'il le soit — si Frédéric-le-Grand et Bismarck lui survivent ? La question reste posée et rien ne nous dit encore que cette tentation soit définitivement surmontée.

La méfiance universelle dont les Allemands sont l'objet serait donc justifiée et ferait d'eux pour toujours des parias. Il n'y aurait pour ce peuple aucune possibilité de régénération ni aucun avenir.

Tel n'est pas l'avis de Karl Barth et il se fonde pour cela sur le fait qu'après l'effondrement il y a en Allemagne :

L'Eglise évangélique.

Une grande mission lui est dévolue, qu'elle seule est en état de remplir. Sans déprécier d'autres facteurs, tels qu'une minorité démocratique et l'Eglise catholique, la seule vraie garantie d'avenir pour le peuple allemand est dans cette Eglise évangélique qui, malgré ses moments de faiblesse, a été cependant un corps étranger dans le III^e Reich et qui dès les débuts a lutté pour la liberté de sa prédication.

Cette lutte, on le sait, fut surtout menée systématiquement par la fraction dite « confessante » parce qu'elle a fondé son opposition sur la confession de foi, vrai drapeau de l'Eglise. Voilà une Eglise qui certes a

prié pour la paix, mais jamais pour une victoire allemande. Elle a redécouvert la réalité de la communauté groupée autour de la Parole et de la Table sainte. Les anciennes étiquettes d'orthodoxe, de libéral ont dû faire place à de nouveaux regroupements formés au creuset de l'épreuve et par la vertu du témoignage chrétien.

A Francfort, où se réunit le « Conseil des frères » de l'Eglise confessante, puis à Treysa, où ils se rencontrèrent avec les chefs des Eglises allemandes, tout ne fut pas facile. On finit toutefois par s'entendre et bâtir, sur la base des principes de Barmen, une Eglise qui ne s'appellera plus allemande, mais l'Eglise évangélique en Allemagne. La nuance est facile à saisir.

A la tête de cette Eglise se trouvent des hommes sûrs : l'évêque Wurm, du Wurtemberg, qui en 1941 déjà passa de la neutralité à la résistance ; à ses côtés, le pasteur Niemoeller, chargé des relations extérieures ; enfin, le pasteur Asmussen, désigné pour la chancellerie de l'Eglise.

Problèmes à résoudre.

Karl Barth en indique cinq principaux, dont le premier concerne la culpabilité allemande. Il n'y aura point de confiance tant que le peuple allemand ne reconnaîtra pas ouvertement sa responsabilité dans la détresse de l'Europe. Or l'Eglise évangélique seule peut être la voix du peuple allemand. Le sera-t-elle pour faire en son nom cet aveu, au lieu de rejeter la faute sur les autres, sur les démons, sur la collectivité anonyme ou sur les nazis ? Avouer cette culpabilité sera rendre au peuple allemand le service le plus nécessaire.

Il y aura ensuite le problème du statut politique de l'Allemagne, qui ne pourra être résolu que si l'on arrive à intégrer la responsabilité civique et politique dans la responsabilité chrétienne et à comprendre que le règne de Jésus-Christ veut que l'Etat soit lui aussi contrôlé par l'Evangile. Sera-t-on conduit à la démocratie ? Il faudrait pour cela des leçons de choses qui pour l'heure font défaut.

Puis ce sera la position de l'Eglise évangélique par rapport aux régimes des puissances occupantes, Est soviétique et Ouest bourgeois. Sera-t-elle assez libre pour arriver à une attitude positive qui serve de trait d'union entre leurs conceptions de la justice sociale et de la responsabilité individuelle ?

Quant à sa vie interne, cette Eglise devra se construire de bas en haut, c'est-à-dire sur la base de la paroisse, siège de la vie, et non plus de haut en bas, comme si l'Eglise était un conclave d'évêques. Ce sera peut-être la meilleure éducation démocratique. Elle devra, enfin, se garder d'un ritualisme qui ne serait qu'une évasion hors de la rude réalité de ce temps et loin de la sainteté de Dieu. Qu'elle soit plutôt l'Eglise où la Parole de Dieu est annoncée clairement et sobrement et où l'on n'a pas besoin de recourir à des moyens factices, puisque Christ a tout accompli et est ressuscité.

Notre attitude.

Ce sont là de gros problèmes à résoudre, de sérieux écueils à éviter. Mais cette Eglise ne sera pas seule. Elle est unie à d'autres Eglises, à nos Eglises, qui ont à bien des égards les mêmes soucis. Cette Eglise évan-

gélique d'Allemagne ne sera donc pas réduite à elle-même.

Nous l'entourerons de notre sympathie compréhensive, faite d'amour, de patience, d'esprit secourable et surtout de prière, afin qu'elle surmonte ses difficultés et qu'elle puisse être au sein du chaos allemand l'instrument d'une régénération et l'espérance d'un avenir meilleur.

* * *

Cet appel, qui concluait le magistral exposé de Karl Barth, exprimait bien l'esprit de ces journées de Wipkingen et de l'œuvre de secours pour l'Eglise confessante. Bien que cette dernière se soit fondue dans la nouvelle Eglise évangélique d'Allemagne, elle estime avec raison que sa mission de vigilance n'est pas terminée. A nous protestants suisses de veiller avec elle tout en veillant sur nous-mêmes et en apprenant d'elle ce qu'est la foi qui renverse les montagnes.

E. MARION.

* * *

De son côté, M. le prof. Edm. Grin nous apporte quelques échos d'une conversation avec M. Karl Barth.

... Cette lutte de l'Eglise a eu des résultats positifs aussi. Elle a fait comprendre à plusieurs que l'Evangile est une réalité non seulement pour les théologiens, mais aussi pour quiconque. Parce que l'Eglise s'est montrée courageuse, on ne peut plus la mépriser. En outre, les temps difficiles ont amené des contacts intéressants et féconds entre protestants et catholiques, entre chrétiens et communistes vivants. Ce fut la rencontre de toutes les forces hostiles au nazisme. De plus, les anciennes oppositions ecclésiastiques ont été réduites. L'étiquette libéral ou positif n'offre plus d'intérêt. Enfin, la vie spirituelle de l'Eglise a été renforcée. On a fait l'expérience de l'extraordinaire richesse de la Parole de Dieu. Pour avoir vécu dans les abris des heures terrifiantes et magnifiques, on sait la valeur de la prière, la puissance de l'intercession. La foi de l'Eglise a été plus forte que le Troisième Reich. On a redécouvert aussi la réalité de la sainte cène. Quand le temps manquait pour prêcher, on s'est borné à célébrer l'eucharistie. Et on a compris que, loin de constituer une sorte d'appendice au culte, la cène en est le centre : communion avec le Christ divin, communion avec les frères. Par là, on a retrouvé la réalité de la communauté. L'Eglise a cessé d'être la chose des pasteurs.

C'est dire que si l'avenir est très sombre pour l'Allemagne, il y a quand même quelques clartés qui permettent d'espérer. Notons pourtant — avec notre collègue qui se montre très réaliste — deux gros points noirs à l'horizon : une sorte d'euphorie, assez répandue ; on ne regrette rien, heureux qu'on est de cette « expérience » prodigieuse de douze années. Et aussi les progrès, depuis 1933, du confessionnalisme luthérien : un amour exagéré de la hiérarchie, une conception presque magique de la cène, qui semblent répondre à un besoin profond de la pensée nationale allemande.

EDM. GRIN.

Samuel Van der
20 oct. 1945
n. 39.